

L'INVENTION D'UN PROPHÈTE
LE LIVRE DE SYDRAC

Ernstpeter Ruhe
Universität Würzburg

Lorsque, dans la première lettre aux Corinthiens, Saint Paul parle du charisme de la prophétie, il décrit celui qui prophétise dans ces termes :

[...] *qui prophetat, hominibus loquitur ad aedificationem et exhortationem et consolationem. [...] qui autem prophetat, ecclesiam Dei aedificat*¹.

Édifier, exhorter et consoler les hommes – tous ces effets de la parole prophétique ont pour but dernier l'édification de l'Église. Quelques versets plus loin (24-25), un exemple illustre combien est immédiat le pouvoir exercé par la prophétie : car si un non-croyant entend la parole prophétique, « les secrets de son cœur sont dévoilés, de telle sorte que, tombant sur sa face, il adorera Dieu ».

C'est exactement ce qui arrive au roi Boctus lorsque Sydrac commence à lui parler de Dieu, à lui prophétiser la venue du *Fis de Dieu qui vendra en la Virge en terre* et à lui faire voir la Trinité². Immédiatement, Boctus s'écrie : *Je croi et aore le Dieu de Sydrac, Pere et Fis et Saint Esperit*. Commence alors le long dialogue rythmé par les 1 227 questions que pose le roi et auxquelles répond inlassablement Sydrac pour édifier, exhorter et consoler le néophyte.

Le livre de *La Fontaine de toutes sciences* qui naît de cette rencontre est un des textes du Moyen Âge qui parle le plus longuement sur le ton prophétique. Comme Sydrac a vécu longtemps avant Jésus-Christ, il prédit les événements du Nouveau Testament et ceux qui vont avoir lieu au temps de Charlemagne jusqu'à l'arrivée des Mongols. C'est Dieu lui-même qui lui a donné le pouvoir de tout savoir, comme précise le premier prologue :

¹ 1 Cor 14, 3-4.

² Voir le second prologue du *Livre de Sydrac*, §§ 25-34. Le texte est cité d'après notre édition : *Sydrac le philosophe. Le Livre de la Fontaine de toutes sciences. Edition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2000 (coll. Wissensliteratur im Mittelalter. Schriften des Sonderforschungsbereichs 226 Würzburg/Eichstätt, t. XXXIV).



Dieu par sa misericorde et par sa grace vost montrer la grant amor que il avoit en la generacion de Jafem, fis de Noe. Si fist naistre .i. home de cele meesmes generacion le quel ot non Sydrac, le quel empli de toutes sciences de savoir toutes les choses qui avoient esté dés le comencement du monde jusques a son tens, qui fu après la mort de Noe de .viii.c. et .xlvij. anz, et de son tens jusques au finement du monde. Cestui Sidrac Dieu li daigna demoustrer par sa grace la forme de la soe Sainte Trinité par quoi il fust nonceor as autres qui après de lui devoient venir. (§ 2-3)³

Puisque Sydrac sait tout *de toutes choses esperitueles et corporeles* (§ 3) et peut tout *prophetare*, on s'attend à ce qu'on le dise prophète. Mais il n'en sera rien. Et à la fin du prologue il nous est expliqué pourquoi il ne peut en être autrement. En l'an 1243, à Tolède, un groupe de *maistres et clers* avait parcouru le texte et ajouté le prologue en signe d'approbation parce qu'ils avaient vu

que cest livre est et sera proufitable as ames et as cors des gens au monde, le quel Dieu daigna que il fust par le sage Sydrac de profetizier de la venue de Jhesu Crist, et por ce que il fu phillosophe, ne fu mis au renc de prophetes [...]. (§ 12)

Le style est devenu maladroit, la logique en prend un coup. L'auteur a-t-il des difficultés à s'exprimer, ou essaie-t-il plutôt de passer le plus rapidement sur une difficulté ? Dieu aurait permis à Sydrac de *profetizier de la venue de Jhesu Crist*, réaffirme-t-il, et comme s'il attendait la réaction du lecteur que tout poussait à voir en Sydrac un prophète, il se hâte d'ajouter qu'il n'avait pas été admis à ce rang pour la raison *que il fu phillosophe*. On ne peut guère être plus laconique. Le renvoi à un passé très lointain tient lieu d'argument. Personne n'a jamais pensé à prendre Sydrac pour autre chose qu'un sage et un philosophe, alors pourquoi le lecteur voudrait-il le faire changer de rang ?

À question implicite réponse implicite. Tout semble simple et dans l'ordre des choses. Mais le texte ne redevient pas facile pour autant, la phrase suivante le prouve assez. Puisque Sydrac est un philosophe, le comité des maîtres et clercs de Tolède qui a examiné son *Livre* en 1243 ne pouvait accepter

de metre en cest livre les chapitres qui touchent a une raison les uns après les autres, mais il acorderent de laisser les chapitres l'un après l'autre ensi comme il sont escrit en cest livre tels comme li roi Boctus les requist au sage phillosophe Sydrac. (§ 12)

3 Quelques paragraphes plus loin, le prologue insiste encore une fois sur le côté prophétique du *Livre de Sydrac* : *Et nos aprent les sciences et les autorités du monde et des choses qui sont avenues et avendront.* (§ 10).



Argumentation encore une fois implicite. Le comité tolétan semble présupposer une différence générique entre un texte prophétique et l'écrit d'un philosophe, l'un étant organisé systématiquement et procédant par chapitres thématiques, l'autre se caractérisant par le désordre d'un dialogue. Et encore une fois, tout est présenté comme allant de soi. Et comme les *magistri et clerici* finissent par ajouter qu'ils ont intercalé quelquefois des gloses dans le texte⁴, il nous est suggéré de conclure que tout est pour le mieux puisque nous sommes dans le monde consciencieux des érudits.

C'est l'insistance qui avive le doute. Et le doute ne peut aller qu'en s'aggravant du moment que l'on constate que tout ce qui vient de nous être offert comme authentification du texte est un échafaudage soigneusement monté. Si cette construction a pour fonction de nous empêcher de prendre un philosophe pour un prophète, c'est qu'il y a un problème là où on nous dit qu'il n'y en a pas. En pénétrant davantage dans le *Livre de Sydrac*, nous verrons que nous ne nous trompons pas. Ce qui nous amènera finalement au cœur de la discussion sur le problème de la prophétie, qui a été si animée au XIII^e siècle.

Centre vide, cadre plein

La littérature encyclopédique est un genre sobre. En abordant le *Livre de Sydrac* avec cette attente, le lecteur sera surpris de constater que le texte commence par lui raconter deux histoires : une première, assez courte, mais riche en épisodes, qui sert de cadre à une seconde beaucoup plus longue sur laquelle il tombe lorsqu'il a fini de parcourir la table des 1227 questions. Cette seconde histoire encadre, elle, le long dialogue entre Sydrac et le roi Boctus, et ce n'est que dans l'épilogue qu'elle arrive à sa fin.

Se servir de l'attrait de la narration pour appâter le lecteur justifie bien une telle démarche. Mais ce qui surprend, c'est que l'auteur nous comble tant et va jusqu'à s'y prendre par deux fois. Le lecteur finit par se demander si ce presque trop-plein n'a pas pour fonction de cacher un manque. Ce qui est en effet le cas. *Le Livre de Sydrac* est construit, tel un récit lacunaire moderne, autour d'un blanc au centre du texte, et comme dans un roman moderne, nous sont offertes beaucoup d'histoires qui ne laissent même pas affleurer la moindre idée de manque.

Dans les prologues, l'auteur anonyme du *Sydrac* ne livre pas les informations concernant sa personne et les circonstances de la rédaction du texte. Ce n'est pas un simple oubli, mais la conséquence d'une ruse : l'auteur anonyme doit taire les

⁴ À ce moment-là ils insistent encore une fois sur la philosophie : *Et si ont aucunes choses glosees de cest livre par la conoissance des choses avant de nos et par l'art de phylosophie.* (§ 12).



réponses à donner à ces questions capitales, car les fictions qui servent de cadre à son œuvre ont pour fonction de rendre le *Livre* d'autant plus fiable et digne d'intérêt qu'elles font disparaître celui qui écrit au profit d'un personnage du nom de Sydrac comme « auteur », soi-disant descendant de Noé.

Pourtant le vide que laisse l'auteur qui se dérobe n'est pas un vide absolu puisqu'il déborde d'histoires qui ont été développées avec beaucoup d'imagination. Ces fictions – voilà notre thèse – n'ont pas été inventées au hasard, pour le simple plaisir de divertir, mais elles laissent transparaître, imprimés en filigrane, les contours de l'auteur, les traces de ses intentions et, partant, la solution au problème du philosophe-prophète. Nous pouvons les rendre visibles – pour filer la métaphore – en regardant les fictions à contre-jour, c'est-à-dire dans notre cas « à contre-texte ».

Notre démarche vise l'implicite. Le chemin à parcourir à travers les fictions de *Sydrac* doit donc aller également de l'intérieur vers l'extérieur. Le premier prologue se présente comme une série d'informations explicites concernant la transmission du *Livre* jusqu'au XIII^e siècle ; le second, au contraire, nous ramène de nombreux siècles en arrière et se situe à l'origine du texte. C'est dans cette narration qu'il faudrait chercher l'intention première de l'auteur anonyme.

Préhistoires : Merlin inversé

Boctus, le roi de Boctorie, un pays *entre Ynde et Perse* a un problème : il veut enfin assujettir son voisin, le roi de l'Inde, qui est le seul à lui résister encore. Mais la tour fortifiée qu'il fait construire sur la frontière pour préparer la guerre s'écroule sans cesse. *Les devins et les phillosophes de sa terre*, que Boctus rassemble au grand complet, s'avèrent inopérants ; furieux, le roi les fait mettre dans un lieu qu'il invente pour eux : la prison. Ce n'est qu'avec Sydrac qu'arrive la solution, car il a hérité du *livre d'astronomie* qu'un ange avait jadis dicté à Noé, et dans ce livre est spécifié quelle herbe il faut aller chercher dans les montagnes de l'Inde pour venir à bout de l'enchantement ⁵.

Le thème de la tour qui ne veut pas rester debout était bien établi dans la littérature arthurienne au moment où le *Livre de Sydrac* est composé. La version la plus élaborée, le roman *Merlin* de Robert de Boron, est celle qui, selon toute vraisemblance, a été utilisée par notre texte ⁶. Les ressemblances évidentes ne doivent pas faire négliger les différences qu'on découvre lorsqu'on procède à une analyse comparative détaillée.

5 Voir le second prologue, §§ 1-12.

6 Robert de Boron, *Merlin*, éd. Alexandre Micha, Genève, Droz, 1979 (coll. TLF, t. CCLXXXI) ; pour l'analyse la plus récente de l'œuvre, voir Richard Trachsler, *Merlin l'enchanteur. Étude sur le Merlin de Robert de Boron*, Paris, SEDES, 2000. Voir l'illustration V du cahier iconographique, qui montre la construction de la tour dans le roman de Sidrac.



Merlin est un garçon de sept ans, le *fillosophe* Sydrac par contre un *mout sage home* (§ 8) dont le grand âge n'a même pas besoin d'être précisé (une glose dans un des 60 manuscrits veut qu'il eût alors 88 ans⁷). La généalogie des deux héros confirme le contraste : Merlin est le fils d'une chrétienne, séduite par le diable. Conformément à ces origines troubles, il restera une figure ambivalente. Par le diable, il sait *les choses faites, dites et alees*, et par Dieu, qui sait que sa mère est innocente et a été trompée par le diable, il reçoit en compensation *pooir et sens de savoir les choses qui estoient a avenir*⁸.

Sydrac n'a rien d'ambivalent, on l'apprend déjà dans le premier prologue. La généalogie qui le rattache au-delà de Japhet à Noé l'élève loin au-dessus de ses contemporains, et pour bien confirmer son rang exceptionnel, Dieu l'*empli de toutes sciences de savoir toutes les choses qui avoient esté dés le comencement du monde jusques a son tens [...] et de son tens jusques au finement du monde.* (§ 2)

Du roman à la narration qui encadre le grand livre encyclopédique a eu lieu un double changement générique, quant à la forme et au contenu. Le héros problématique Merlin, qui aime irriter par ses métamorphoses est le moteur d'une action riche en péripéties, à laquelle ne convient que la large forme du roman. De Sydrac, homme sans ambivalences, nous est conté un seul épisode de sa vie pour lequel suffit la forme brève. Le roman arthurien de Robert de Boron se joue dans un monde merveilleux désormais christianisé où le Mal (*li annemis*) lutte contre le Bien (*Nostre Sire*) et où l'héritage du diable permet à Merlin de déjouer les mauvais tours de ses adversaires. *Le Livre de Sydrac*, par contre, se conforme à la tradition de la vie des saints : le héros est confronté à un monde purement païen dans lequel il survit grâce à l'intervention de Dieu qui lui envoie des anges. C'est le verbe « croire » qui résume bien les différences intertextuelles : Sydrac veut faire croire ; sa victoire est celle de la foi dont il n'est que le médiateur qui doit tout à Dieu. Merlin veut qu'on le croie (*Et je ferai et dirai tant que je serai li plus creuz hom qui onques fust creuz en terre fors Dieu.*⁹).

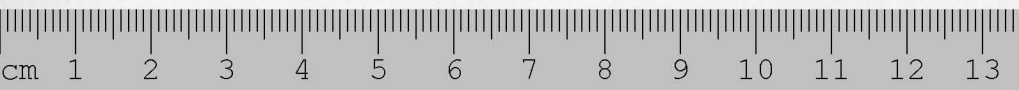
Tout devoir à soi-même versus tout devoir à Dieu : l'opposition déjà si nette entre les deux figures se reflète finalement aussi dans la relation à l'écriture qui détermine les deux œuvres. Merlin veut que tout ce à quoi il est mêlé et tout ce qu'il prophétise soit soigneusement noté dans un livre pour les générations futures¹⁰. *Le Livre de Sydrac* reprend le thème déjà dans le titre et le transforme, conformément aux autres modifications : deux livres encadrent le texte, celui

⁷ Glose citée dans notre édition p. 422, note 3.

⁸ Robert de Boron, *Merlin*, éd. Micha, p. 50.

⁹ Robert de Boron, *Merlin*, éd. Micha, p. 99.

¹⁰ Robert de Boron, *Merlin*, éd. Micha, p. 72 sqq.



très ancien que l'ange dicta à Noé et que Sydrac consulte encore, et celui, tout nouveau, commandé par Boctus, le *Livre* qui est le fruit du long dialogue et que nous lisons. À un Merlin plein d'assurance qui dicte lui-même ses faits et gestes pour qu'il reste gravé dans la mémoire s'oppose le *serf Dieu* qui ne fait que transmettre un savoir qui lui vient de loin et qui s'insère ainsi modestement dans une longue chaîne de médiateurs. Et c'est Dieu lui-même qui prend soin que son livre ne se perde, comme le raconte le premier prologue qui retrace les multiples étapes de la transmission depuis la mort de Sydrac¹¹.

À l'ombre de Daniel

Lorsque Boctus veut sacrifier à ses dieux parce que Sydrac l'a aidé à vaincre dans les montagnes indiennes le peuple des cynocéphales, détenteur de l'herbe nécessaire pour la construction de la tour¹², un problème bien plus grave se pose. Sydrac refuse de sacrifier aux idoles païennes et leur oppose son Dieu. Le roi le menace de mort. Sydrac résiste et après de multiples péripéties, il gagne le roi et son peuple à la foi chrétienne.

Un autre intertexte entre en jeu. En 1836 déjà, Le Roux de Lincy avait attiré l'attention sur la ressemblance du nom de Sydrac avec celui d'un compagnon du prophète Daniel, Shadrach, nom transcrit « Sidrach » dans la Vulgate¹³. Et Moritz Steinschneider, pour appuyer cette thèse, avait fait remarquer que le nom de Boctus pourrait être dérivé de la forme arabe du nom de Nabuchodonosor qui est Bokht-an-Nasar¹⁴. Une analyse comparative détaillée du *Livre de Sydrac* avec le *Livre de Daniel* dont nous ne reprenons ici que quelques éléments va nous permettre de déceler la ruse que cache le jeu intertextuel.

Les chapitres qui encadrent la *Prophetia Danielis* racontent l'histoire du prophète qui, avec ses trois amis, vit comme otage à la cour de Nabuchodonosor, dont il devient le confident et le conseiller (1-4), comme il le sera aussi de Baltassar (5), de Darius (6) et finalement du roi Cyrus (14). Le parallèle avec Sydrac à la cour de Boctus est évident. Le succès des deux protagonistes leur vaut la jalousie de leurs concurrents, mais c'est surtout leur foi qui les met en danger de mort au milieu des païens.

La scène des idoles auxquelles Sydrac devrait sacrifier est double chez Daniel : dans la variante agressive, intolérante (chapitre 3), Nabuchodonosor exige

11 *Après la venue de Nostre Seignor Jhesu Crist par la volenté de Dieu que il ne vouloit que il [sc. Le Livre de Sydrac] fust perdu du tout en tout si vint au pouvoir d'un bon home grifon [...]*, § 5, p. 2.

12 Cette histoire a, elle aussi, son parallèle dans le roman *Merlin* (p. 85 sqq.), mais elle prend dans le *Livre de Sydrac* de nouveau une tournure religieuse.

13 Antoine Jean Victor Leroux de Lincy, « Le Livre Sydrac le philosophe », *Bulletin du bibliophile*, 2^e série, 1836, p. 239-40.

14 Moritz Steinschneider, « Il libro di Sidrach », *Il Buonarroti*, 7 (1872), p. 235-247.



l'adoration d'une immense idole en or ; les trois amis de Daniel qui refusent d'obéir sont jetés dans la fournaise. Au chapitre 14, Cyrus, plus pacifique, exige l'adoration du dieu Bel (et puis celle d'un dragon). C'est l'épisode qui a laissé le plus de traces dans le *Livre de Sydrac*, et ceci parfois jusque dans les termes employés : le roi veut savoir pourquoi Daniel refuse d'adorer l'idole, et Daniel réplique :

Quia non colo idola manufacta, sed viventem Deum, qui creavit caelum et terram et habet potestatem omnis carnis. (*Dan* 14,4)

La réponse de Sydrac sera identique, seul l'ordre des arguments est interverti :

Sire, non ferai, car je ferais sacrifice a mon Dieu qui est puissant sur tout, et si est Creator du ciel et de la terre et des autres choses qui sont [...] et de tout le monde est seigneur. [...] Car dieu qui est fait de main d'ome ne doit mie estre aorez. (§ 15)

Finalement Cyrus se convertit, comme se convertira aussi Boctus.

Ce qui convainc les rois chez Daniel, c'est qu'ils reçoivent des preuves visibles du pouvoir du dieu chrétien (les trois amis survivent à la fournaise, comme Daniel survit à la fosse aux lions, chap. 6 et 14) et de l'impuissance de leur idole (chap. 14 : Bel ; le dragon) qui n'est pas *deus vivens* (14, 5 et 24) : Daniel fait voir à Cyrus que ce n'est pas Bel qui se nourrit des offrandes, mais que ce sont les prêtres avec leurs familles qui s'en repaissent clandestinement la nuit (14, 1-21).

Ce thème sera beaucoup plus développé et approfondi chez Sydrac. Boctus poursuit le dialogue et demande des renseignements concernant le dieu chrétien (*Qui est ton dieu ? [...] De quoi est il fait ?*), mais pour pouvoir comparer le dieu inconnu avec ses idoles, il veut surtout le voir. Sydrac, angoissé, prie Dieu de le secourir, et comme dans la *Prophetia Danielis*, au moment du plus grand danger, Dieu intervient par l'intermédiaire d'un ange qui explique à Sydrac comment, au nom de la Trinité, il doit procéder pour pouvoir *montrer a cel mescreant partie de la vertu et de la puissance de Dieu*. (§ 24). Et c'est ainsi que Boctus peut voir de ses propres yeux *en l'yaue [...] l'ombre de la Sainte Trinité, [...] et les anges chantant devant et loant [...]* (§ 25). Bouleversé, le roi se convertit spontanément, comme l'avaient toujours fait les rois chez Daniel¹⁵. Et comme dans le modèle de l'Ancien Testament, la conversion ne durera pas

¹⁵ Pour les rois Darius et Cyrus, qui virent le prophète survivre indemne à la fosse aux lions, voir *Dan* 6, 27-28 ; 14, 39-42, ou lorsqu'ils furent impressionnés par d'autres miracles, *Dan* 2, 47 ; 3, 95-97 ; 4, 31-32.



au-delà de la vie du roi. Nabuchodonosor, Cyrus, Darius, avec chaque nouveau roi l'infatigable prophète devait recommencer à faire reconnaître la suprématie de Dieu. De même, après leur mort, les peuples que Boctus et Sydrac avaient convertis au christianisme *retournerent as ydoles* (p. 422)¹⁶.

D'un prophète l'autre

La figure de Sydrac est fermement ancrée dans la tradition des grands prophètes, comme nous venons de le voir. Elle repose sur le double socle d'un modèle biblique et d'un autre, médiéval, qui a joui d'une solide renommée pendant de longs siècles.

Que Sydrac descende de la *Prophetia Danielis* ne fait pas de doute. Les rapprochements que nous venons de faire et qui permettent d'identifier même des correspondances textuelles le prouvent assez. Ce qui devient également évident, grâce à la relation intertextuelle, c'est que l'auteur anonyme du *Livre de Sydrac* nous joue un tour. Car le nom de son héros éponyme est celui d'un compagnon de Daniel, qui n'est qu'un personnage secondaire (cf. l'épisode des trois hommes dans la fournaise), mais l'histoire que l'auteur anonyme raconte sous le nom de Sydrac est celle de Daniel lui-même.

La réécriture du roman *Merlin* n'est pas moins raffinée. Elle transforme le modèle et l'adapte aux besoins du nouveau contexte de la *Fontaine de toutes sciences*, mais par l'évocation des épisodes marquants de l'intertexte (surtout celle de la tour qui s'écroule), le *Livre de Sydrac* tient constamment présente à l'esprit du lecteur la figure du prophète arthurien et lui suggère ainsi implicitement que le descendant de Noé qui est appelé avec insistance « sage » et « philosophe » est aussi un prophète. Suggestion qui est encore renforcée lorsque, vers la fin du long dialogue (questions 1145-1152), Sydrac commence à faire des prophéties dans le style de celles qui sont rassemblées dans une autre œuvre rattachée au nom de l'enchanteur, *Les Prophecies de Merlin*¹⁷ et qui ont été une autre source d'inspiration de notre auteur anonyme¹⁸.

16 C'est avec cette phrase que se termine l'épilogue du *Livre de Sydrac*.

17 Pour l'édition de cette œuvre répandue du XIII^e au XVI^e siècle, voir *Les Prophecies de Merlin*, éd. Lucy Allen Paton, New York/Londres, D. C. Heath and Company/Oxford University Press, 2 t., 1926 (réimpr. New York, Kraus Reprint Corporation, 1966). Pour l'étude de la matière de Merlin, voir Paul Zumthor, *Merlin le prophète. Un thème de la littérature polémique, de l'historiographie et des romans*, Lausanne, Payot, 1943 (réimpr. Genève, Slatkine Reprints, 1973).

18 Il y a des ressemblances multiples entre les deux textes. Paton, *Les Prophecies*, *op. cit.*, qui a été la seule jusqu'à maintenant à faire une comparaison un peu plus détaillée, n'a pas osé se prononcer sur la question de savoir lequel des deux textes servait de modèle à l'autre. Nos recherches que nous comptons publier prochainement nous font pencher vers une priorité des *Prophecies Merlin*.



Le travail sur les intertextes qui place Sydrac entre deux prophètes se révèle être un jeu subtil entre dehors et dedans, entre ce qui est dit explicitement et ce qui ne l'est qu'implicitement. L'entre-deux a pour fonction de dire sans dire, de rester à distance tout en réduisant celle-ci au maximum.

In speculo aeternitatis

Le même constat s'impose lorsqu'on replace le *Livre de Sydrac* dans le contexte de la discussion autour de la notion de prophétie. Le débat avait soulevé de nombreuses questions disputées *De prophetia* qui commencent à apparaître dès le début du XIII^e siècle et qui arrivent (après Hugues de Saint-Cher, Alexandre de Halès, Guillaume d'Auxerre, Philippe le Chancelier et Albert le Grand, pour ne nommer que les plus importants) dans les années 70 à leur point culminant avec Thomas d'Aquin, qui intègre la problématique à sa *Summa theologiae* (à la fin de la *Secunda Secundae*)¹⁹.

Au centre de la réflexion se trouve en premier « l'objet de la prophétie ». Puisqu'il réside dans la prédiction de l'avenir, surtout dans l'annonce de « la réalité cachée par excellence » qu'« est le mystère divin »²⁰, et ceci non pas pour le salut du prophète, mais avec le seul but de servir la communauté (*ad utilitatem Ecclesiae, ad notificandum aliis voluntatem Dei*)²¹, Sydrac mériterait pleinement le titre de prophète. Ceci est confirmé par le deuxième problème, celui de l'essence de la prophétie. La métaphore de la *visio in speculo aeternitatis* qui avait été proposée prêtait à confusion – la vision du miroir éternel serait-elle une vision directe de l'essence divine ? –, et c'est grâce à la réception de la pensée aristotélicienne concernant la connaissance qu'on a pu s'acheminer vers une solution : l'homme a besoin de « la médiation d'une réalité créée »²². Thomas résume le débat en précisant :

¹⁹ Si nous sommes bien renseignés aujourd'hui sur l'évolution de la discussion, c'est surtout grâce aux travaux de Bruno Decker et de Jean-Pierre Torrell. Parmi leurs nombreuses publications, voir surtout les monographies suivantes : Bruno Decker, *Die Entwicklung der Lehre von der prophetischen Offenbarung von Wilhelm von Auxerre bis zu Thomas von Aquin*, Breslau, Müller & Seiffert, 1940 (coll. Breslauer Studien zur historischen Theologie, Neue Folge, t. VII). Jean-Pierre Torrell O. P., *Recherches sur la théorie de la prophétie au Moyen Âge, XII^e-XIV^e siècles. Études et textes*, Fribourg Suisse, Éditions universitaires, 1992 (coll. Dokimion. Neue Schriftenreihe zur Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie, t. XIII). Pour l'étude de la problématique dans un cadre plus général, voir Georges Minois, *Histoire de l'avenir, des prophètes à la prospective*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1996.

²⁰ Torrell, *Recherches, op. cit.*, p. XII.

²¹ Thomas d'Aquin, *De veritate*, q. 12, a. 5, c. (*Prophetia datur alicui ad utilitatem Ecclesiae et non propter seipsum.*) ; Hugues de Saint-Cher, Q. 481, l, ad 12. ([...] *ad unum finem, scilicet ad notificandum aliis voluntatem Dei*).

²² Torrell, *Recherches, op. cit.*, p. 12. Cf. *ibid.* p. 263, pour Hugues de Saint-Cher, qui parle de *reuelatio eius quod est sub ymagine ostensa*.



*Visio prophetica non est visio ipsius divinae essentiae ; nec in ipsa divina essentia vident ea quae vident, sed in quibusdam similitudinibus, secundum illustrationem divini luminis*²³.

Après avoir distingué la vision prophétique de celles qui n'en sont pas – celle des philosophes qui contemplent des choses invisibles *per principia rationis*, celle des saints, des bienheureux et de ceux qui ont été ravis comme Saint-Paul –, il définit le critère qui permet cette distinction, c'est-à-dire la grâce :

*[Ad visionem prophetalem] neque lumen naturae neque lumen fidei sufficit ; sed elevatur ad ipsam intellectus prophete per lumen gratie gratis date, quo est donum prophetie ; nondum autem attingit ad videndum Deum prout est obiectum beatitudinis, sed prout est ratio eorum que pertinent ad dispositionem hominum in mundo*²⁴.

La figure de Sydrac se définit tout entière par la notion de grâce, nous l'apprenons dès la première page. Dieu *par sa grace* le fait venir au monde et *l'empli de toutes sciences* (Prol. 1, § 2) ; c'est *la grace de Dieu* qui lui permet de savoir *comment les .ix. ordres d'anges sont assis en ciel [...] et de savoir l'astronomie [...]* (§ 3) ; et c'est encore Dieu qui *li daigna demoustrer par sa grace la forme de la soe Sainte Trinité [...]* que Sydrac allait montrer un jour au roi mécréant Boctus *pour li convertir* (§ 3).

Troisièmement, le vrai prophète est celui dont la vie est exemplaire et dont les prophéties s'avèrent vraies : *Boni sunt, quorum uita laudabilis, quorum prophetia vel praedicatio uerax*²⁵. Sydrac vit et agit on ne peut plus conformément aux deux aspects, puisque ses prédictions sont faites *ex eventu*. De plus, le *Livre* parle aussi directement du thème de *la boenne vie et la pure* lorsque Sydrac doit répondre à la question *A il nul prophete a nostre temps ?* » (880) ; il expose alors l'idée chère à Thomas d'Aquin en accord avec saint Augustin, à savoir que les prophéties sont possibles à toutes les époques.

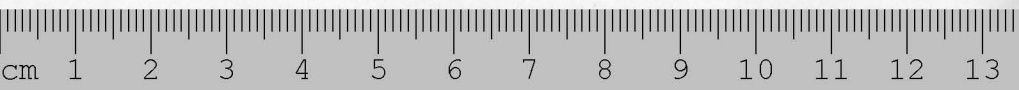
Tout compte fait, nous devons conclure que Sydrac remplit bien les conditions exigées d'un prophète. Il n'est donc pas étonnant de voir que son action culmine avec une scène qui est la parfaite illustration d'une *visio in speculo aeternitatis*.

Pour pouvoir croire au dieu de Sydrac, le roi idolâtre Boctus a besoin de concret : *Mostrez le moi, je le voil veoir se il est meillor dou mien dieu* (§ 24).

23 II^a-II^{ae}, q. 173, a.1, c. Hugues de Saint-Cher était déjà arrivé à la même distinction : *Aliud est cognoscere in speculo increato et aliud cognoscere per speculum creatum. Videre in speculo increato hoc est videre ipsum speculum secundum quod est exemplar rerum visarum. Videre per speculum creatum hoc est videre ymaginem sive vestigium rei que videtur in speculo non rem.* Q. 480, l, ad 17 (B, F. 131vb au début), cité d'après Torrell, *Recherches, op. cit.*, p. 14.

24 Thomas d'Aquin, *In Isaiam*, I, 1, éd. léonine, t. XXVIII, p. 9, 1. 93-99.

25 Petrus Venerabilis, *Contra Saracenos*, cité par Torrell, *Recherches, op. cit.*, p. 84.



Sydrac prie Dieu de lui envoyer sa *grace que je puisse vaincre l'ennemi et convertir ces mescreanz*. Un ange descend du ciel. Il lui révèle que *la grace de Dieu est descendue en toi, car tu sauras montrer a cel mescreant partie de la vertu et de la puissance de Dieu* et il lui apprend comment réussir la démonstration :

Pren .i. vaissel de terre et assie le sur .iiij. fus ou non de la Sainte Trinité, Dieu le Pere omnipotent, .iiij. personnes en .i. Dieu, Pere et Fil et Saint Esperit, ce est a entendre que il est et sera Pere et Fis et Saint Esperit, et emple cel vaissel d'yaue. Et tu veras la vertu de Dieu dedens cele yaue et la mostreras a ces mescreans. (§ 24)

Aussitôt dit, aussitôt fait. Sydrac, regardant dans l'eau, demande à Boctus d'approcher :

Li rois vint par grant ire et resgarda en l'yaue, et vit l'ombre de la Sainte Trinité, Pere et Fil et Saint Esperit, en ciel en lor siege, l'un semblable a l'autre et les anges chantant devant et loant le Pere o le Fis et le Fis o le Pere et le Saint Esperit et li Saint Esperit o le Fis et le Pere. (§ 25)

Ce que Boctus voit est une image, un *vestigium*²⁶, et c'est le miroir de l'eau comme *speculum* qui sert de médium pour la connaissance, fidèle à la définition de Hugues de Saint-Cher :

videre in speculo in via nihil aliud est quam videre rem ostensam sub specie intelligibili vel ymaginabili, speculo illuminante et dante cognitionem rei de qua est prophetia, sine qua cognitione non est prophetia²⁷.

Et c'est grâce aux *similitudines*, dont a besoin l'esprit humain, que la Trinité se présente dans sa gloire et dans l'arrangement d'un tableau²⁸.

Il manque encore ce qui a été jugé au XIII^e siècle comme fondamental pour la prophétie, conformément à ce qui est dit dans le livre de Daniel : *intelligentia enim est opus in visione* (Dan 10, 1). Ce n'est pas la vision qui fait le prophète, mais sa capacité à la décrypter²⁹. Le roi Boctus mettra la capacité d'interprétation de Sydrac doublement à l'épreuve. Il veut que lui soit expliqué comment un dieu peut être trois – pour répondre Sydrac se sert du texte de l'*Elucidarium*.

²⁶ Voir la fin de la définition de Hugues de Saint-Cher citée ci-dessus dans la note 23.

²⁷ Hugo de Saint-Cher, Q. 481, II, sol. III : B, 134rb-va, cité d'après Torrell, *Recherches*, op. cit., p. 12, note 57.

²⁸ La tradition iconographique à laquelle se réfère éventuellement cette évocation n'a pas encore été identifiée. Le seul manuscrit qui illustre la scène (s'Gravenhage B. R. 132 = O) préfère une autre forme de représentation : Dieu le père tient de ses mains la croix avec le Christ, le Saint Esprit sous forme de colombe apparaissant entre les deux.

²⁹ Cf. Torrell, *Recherches*, op. cit., p. 243-244.

Et quand Sydrac réussit à chasser définitivement le diable avec l'aide de deux autres anges, le roi veut savoir ce que signifient les outils qui ont servi à lui faire entrevoir la Trinité, réfléchi dans l'eau (les trois bâtons, le *vaisseau dessus de terre et l'yaue dedenz*) et pourquoi Sydrac, en versant l'eau dans les quatre coins de la pièce et en frappant deux des bâtons l'un contre l'autre, a pu faire cesser le grand spectacle de fin du monde que le diable avait mis en scène pour assujettir Boctus et son peuple. L'interprétation de Sydrac qu'il dit pouvoir donner *par la force et la grace de Dieu*, révèle le sens caché des outils et des événements qui deviennent ainsi lisibles comme une grande allégorie de l'histoire future du salut³⁰ :

Le vaisseau seigneurie le monde le quel soustient le pouvoir de Dieu. L'yaue dedenz seigneurie le Fis de Dieu qui vendra en la Virge en terre, et son cors sera mis en terre comme l'yaue dedenz le vaisseau ; et ses cors sera crucifiez, sur laing morra et par cel crucifiement delivra Adam et ses amis d'enfer. L'yaue que je jetai en les .iiij. cantons seigneurie le Fis de Dieu qui sera batiziez en yaue et fera novele foi. Les .iiij. cantons senefient les .iiij. bons houmes evangelistes qui seront au tens du vrai prophete, Filz de Dieu, et seront de ses disciples, et escrivront son dit et ses commandemens et ses miracles, et seront leus et creus par les .iiij. elemens du monde ; et par cele escripture confondront le deable et son pouvoir. Les .ij. fus que je bati l'un sur l'autre senefient les bons homes qui seront disciples du Fis de Dieu, le vrai prophete, car il iroent par le monde et appelleront les gens qui devoient estre perdu, et les amonesteront et les convertiront a la foi du vrai prophete, fis de la Virge. (§ 34)

Nescio quis Sidrac

Théorie de la prophétie d'un côté, pratique de vie d'un prophète qui sert de modèle, de l'autre : tout concorde. Rien ne manque pour pouvoir faire de Sydrac un prophète.

Ce pas ne sera pas franchi, mais tout aura été fait pour suggérer de le faire. Et la suggestion a parfaitement fonctionné, car parmi les nombreux scribes et imprimeurs du volumineux texte s'en sont toujours trouvés quelques-uns qui n'ont pas hésité à appeler Sydrac un prophète.

³⁰ Il est intéressant de constater que toute allusion au rituel magique de la lecanomancie auquel ressemble fort l'évocation de la Trinité est absente du texte. De l'ange qui indique comment il faut faire pour provoquer la vision jusqu'à l'interprétation allégorique de Sydrac, tout est mis en œuvre pour qu'on ne puisse soupçonner une origine non chrétienne. Voir ill. VI dans le cahier iconographique en annexe pour une illustration de cette scène.

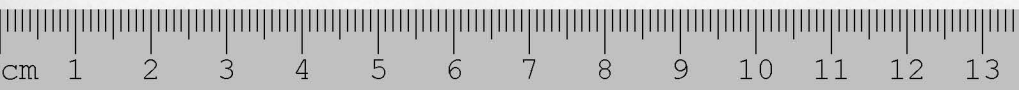


Le flottement réfléchit l'ambivalence qu'a voulue l'auteur anonyme de la *Fontaine de toutes sciences*. Son œuvre constitue une vaste entreprise d'authentification pour un personnage tout de son invention. Il cherche la caution d'un nom à double écho dans l'Ancien Testament : Sydrac, le compagnon du prophète Daniel, et l'auteur de l'*Ecclesiasticus*, Jesus Sirach, nom écrit aussi Sydrach au Moyen Âge³¹. La liaison entre le livre d'un prophète et un livre de sagesse que le nom permet de faire correspond parfaitement à ce qu'est en effet le *Livre de Sydrac* : une fontaine de toutes sciences qui a pour cadre la prophétie de l'ère chrétienne à venir – cadre pris dans le sens concret du terme : le *Livre* s'ouvre et se termine par des séries de questions concernant la religion – et établit ainsi, on ne peut guère plus clairement, la hiérarchie entre le spirituel et le temporel. La prophétie universelle qui encadre tout est vraie puisqu'elle prédit *ex eventu*. Elle est la meilleure garantie possible de la prévision individuelle qu'elle englobe sous la forme d'un long traité d'astrologie (questions 960-1063), et de tout le savoir (morale, médecine, etc.) qu'elle renferme.

L'invention d'un personnage aux multiples talents – prophète, philosophe, astronome – et aux multiples descendances intertextuelles devait rehausser au maximum l'importance de l'œuvre fictive. Le maître et clerc qu'était indéniablement l'auteur anonyme qui s'abrite derrière *les maîtres et clercs de Tolète* du prologue a eu l'embarras du choix. Il a reculé devant « prophète », tout en faisant ce qu'il pouvait – et il pouvait beaucoup, nous venons de le voir – pour que Sydrac apparaisse comme tel.

Précaution raisonnable pour ne pas irriter ses pairs ? Le livre n'était pas fait pour eux, le public qu'il vise est mis en scène dans le texte même, avec le personnage du roi qui, représentant les grands de ce monde, reçoit un savoir toujours adapté à son niveau – des réponses claires et nettes à toutes les questions – et qui culmine dans un message de paix, car l'enseignement détourne de la guerre et amène les peuples vivant aux confins de l'Inde à rejoindre la chrétienté. L'inspiration complexe qui est à la base d'une telle entreprise de propagation et de mission transparait à la fin du prologue quand Sydrac dévoile le sens des deux bâtons qu'il a frappés l'un contre l'autre : ce sont les ordres mendiants : *car il iront par le monde et appelleront les gens qui devoient estre perdu, et les amonesteront et le convertiront a la foi du vrai*

³¹ Cf. Beate Wins, « *Le Livre de Sidrac – Stand der Forschung und neue Ergebnisse* », *Wissensliteratur im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit*, éd. Horst Brunner – Norbert Richard Wolf, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1993, (coll. Wissensliteratur im Mittelalter. Schriften des Sonderforschungsbereichs 226 Würzburg/Eichstätt, t. XIII), p. 36-52, ici p. 42.



prophete, fis de la Virge. (§ 34) Quelques pages plus loin une louange sera dédiée à ces *bons homes* qui sont présentés comme les deux *grans colones* et les *champions de la foi et de la meison du Fis de Dieu*³².

Bien que le *Livre* n'ait pas été fait pour les clercs, ceux-ci n'ont pas pu ne pas le connaître. S'ils daignent s'y référer – nous n'avons pu identifier que deux réactions jusqu'à maintenant –, c'est pour dire leur dédain. Jean Gerson, qui cite le *Livre* parmi les œuvres *de haeresi vehementer suspectae*, laisse entrevoir qu'il n'est pas dupe de l'invention de notre philosophe : *nescio quis Sydrac*, dit-il négligemment, comme si la supercherie ne valait pas la peine qu'on perde un mot de plus³³. Un « prophète Sydrac » ne s'en serait vraisemblablement pas tiré à si bon compte.

32 Question 78, deuxième partie de la réponse : « Après .i. tens .ij. grans colones naistront au monde qui la foi du Fis de Dieu essauceront, et les mescreans qui entre les bons seront destruirent et les consumeront. Et celes .ij. colones l'une sera appellee les moindres – Menor – et les autres les amonesteor – Preecheors –, et seront mout par le monde, et povre gent seront. Les bons les ameront et les onoreront et douteront por les biens que il feront et por la foi que il essauceront. Les mauvais les taimeront et les douteront, et honor et reverence lor porteront por la poor et la doute que d'els aront. Car por cele gent des .ij. colonnes moult de mal se laira a faire por la poor que les mauvais aront d'els. Car il seront les champions de la foi et de la meison du Fis de Dieu, et seront ami de Dieu et enemis et adversaire du deable ». Cf. aussi dans le premier prologue l'accent qui est mis sur le *frere menor de Palerme le quel ot non frere Rogier* (§ 7).

33 « Contra superstitionem sculpturae leonis », Jean Gerson, *Œuvres complètes*, éd. Paléon Glorieux, Paris, Desclée, t. 10, 1973, p. 133 : [...] *aliae vero manifeste erant condemnandae et idolatricae et de haeresi vehementer suspectae, et ut tales fuerunt etiam igni traditae pio zelo. Tales multae sunt observationes apud Hispanos in libro Senafors, tales apud Judaeos innumerae; tales apud christianos superstitiosos, sicut de nescio quo Sydrac, tale denique praticari quaeruntur, nedum per vetulas sorcerias, sed per multas arma sequentes, etc.*

